

7^e SÉRIE. 1^{er} VOL. — N° 2.

31^e ANNÉE. — Avril 1925.



La Coopération des idées

ORGANE BIMESTRIEL DE LA RÉACTION DU BON SENS,
SEUL VRAIMENT INDÉPENDANT DES COTERIES,
DES PARTIS, DES POUVOIRS, DE L'ARGENT,
ET MÊME DES LECTEURS ET ABONNÉS.

RÉDIGÉ PAR GEORGES DEHERME

SOMMAIRE :

La réaction qui s'impose.

Le mensonge du pacifisme.

Anthologie de la Bêtise.

Les Livres qui font penser.

Ce Numéro de 32 pages : 1 franc.

ADMINISTRATION & RÉDACTION :

Georges DEHERME, à Aups (Var)

Vente et abonnements :

Librairie RENÉ GUILLON, 5, Place de la Sorbonne.— Paris V^e

ABONNEMENTS

Les numéros de *la Coopération des idées* auront le nombre des pages et la périodicité que nécessiteront les circonstances. Le prix de l'abonnement est donc fixé au volume qui sera de 320 pages au moins : soit **10 francs** pour la France et **15 francs** pour l'Étranger.

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Nous proposant surtout la régénération des opinions et des mœurs, nous ne reconnaissons pas les « droits d'auteurs ». Nous autorisons donc, sans conditions, nous sollicitons même la reproduction de tout ce que publiera *la Coopération des idées*.

Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait directement la demande ou dont l'adresse nous est transmise. C'est nous aider efficacement que de nous envoyer des listes d'adresses.

Pour tout ce qui concerne LA COOPÉRATION DES IDÉES, écrire à M. Georges DEHERME, à Aups (Var).

La Coopération des idées

LA RÉACTION QUI S'IMPOSE

C'est une inconcevable monstruosité historique qu'une guerre — la plus atroce — sans victoire effective et une paix de « pacifistes » sans garantie. Aussi a-t-elle provoqué l'exacerbation du délire occidental. L'anarchie sociale, qui s'était développée plus ou moins lentement depuis deux siècles, explose dès lors en un formidable chaos. Elle s'étend et s'intensifie avec une telle rapidité que la sottise même de nos dirigeants s'essouffle à la suivre.

Aucune direction. Aucun frein. Rien, dans les idées dominantes, les actions, les volontés, qui puisse retenir ou aiguiller. On ne dispute que sur les places que chacun occupe dans ce toboggan de la mort. Au surplus, pour la plupart, cette glissade n'est pas sans agrément. Le terme, malheureusement, sera plus déplaisant.

Sans doute, la démocratie est, comme disent les psychiatres, « revendicante ». Mais les prétendues réformes réclamées de toutes parts, et trop souvent réalisées, conspirent toujours contre l'État et la société.

Étant insuffisantes, les réactions partielles provoquées par les sinistres présages des événements sont nocives. Arrangements sur le papier, votes, mesures

législatives, voire modification superficielle du régime délétère, que peuvent ces palliatifs quand ils laissent la démocratie toxique couler « à pleins bords » ? Ce n'est pas un dosage du poison qu'il faut, mais un antidote.

Un seul exemple suffit à le démontrer : Les partis les plus conservateurs comme les plus révolutionnaires sont d'accord pour flagorner les classes moyennes, pour protester qu'ils protégeront le parasitisme social. C'est la condition même de l'existence des partis, quels qu'ils soient ; mais c'est aussi la preuve que leur action à tous est, également, au fond, antisociale.

Ainsi donc, qu'il s'agisse des finances obérées, de la banqueroute menaçante, du travail désorganisé, de la disette imminente, de la sécurité nationale, de la crise d'autorité, de l'impuissance politique, etc., les solutions proposées ou essayées ne sauraient avoir d'efficacité. En effet, elles ne peuvent être envisagées, préconisées, admises que si elles sont spéciales, particulières, si elles satisfont, contre l'intérêt public, les préjugés et les cupidités du nombre, des « petits », — sans heurter ni inquiéter cependant ceux des puissants du jour. Et tout cela s'obtient sur la société même.

Or l'immense question de l'ordre comporte seulement une solution d'ensemble qui exige, nécessairement, d'abord, une énergique violation de la Constitution, de la légalité, des « droits de l'homme et du citoyen », l'appauvrissement systématique des classes moyennes, le despotisme de salut public, l'arbitraire intelligent, les abus de pouvoirs, l'autodafé des programmes électoraux, des brevets et

diplômes universitaires, des Codes, surtout du Code civil, et de la plupart des paperasses administratives, — en bref, le sevrage, brutal mais salvateur, des délectables et enivrants poisons démocratiques. Au point où en est la civilisation elle ne peut être tirée du coma qui précède la mort que par une secousse violente de tout l'être social.

Même l'empirique « politique d'abord » n'est plus de saison. Le mal s'est trop étendu en s'approfondissant.

Que pourraient, désormais, un dictateur nominal ou un roi démocratisés, et l'un et l'autre en conséquence, nécessairement, ploutocratisés?

L'ordre politique ne saurait s'établir dans le désordre social, le parasitisme quasi universel, l'incohérence des principes, le désarroi des directions générales. Il ne suffit pas de commander, il faut être obéi. Il ne suffit pas de vouloir, il faut pouvoir.

Non seulement, par définition, la démocratie est inapte à gouverner ; mais encore, en infectant tout l'organisme social, elle a rendu l'État ingouvernable.

En ne considérant que la seule gestion des pléthoriques budgets actuels formés par la Dette publique, la multitude des fonctionnaires, les inextricables complications administratives, l'étatisation des activités sociales, on voit nettement que le pouvoir éclairé et la responsabilité personnelle, conditions essentielles pourtant, avec la continuité, d'un véritable gouvernement d'ordre, dépassent infiniment les possibilités d'action et les facultés de compréhension d'un homme, fût-il un génie politique et un héros. Aujourd'hui, un Louis XI ou un

Richelieu ne s'en tireraient guère mieux qu'un Herriot.

Disons-le, l'État actuellement, et non pas seulement en France, n'est plus gouvernable. Un Mussolini même est un accident. Il ne retient que pour un temps. Son destin est marqué. Il s'épuisera et devra céder.

Formule d'anarchie, la démocratie est peut être ce qui convient le mieux à cette anarchie. C'est pourquoi elle prospère. « Même l'enfer, comme le remarquait Goethe, a ses lois. »

Les forces humaines ont leurs limites. En savoir comme en pouvoir, il est insensé de leur demander de les outrepasser.

Au fur et à mesure que la vie sociale s'amplifiait et s'intensifiait, il eût fallu que l'État se réduisît aux proportions gouvernables, qu'il se spécialisât en s'intégrant, qu'il s'en tint à ce qui est strictement de son ressort. Or, au contraire, il s'est hypertrophié, il a tout envahi, et ainsi il a paralysé les principaux organes sociaux.

La démocratie pousse à cette politicisation vampirique. Elle s'en nourrit. Elle ne s'anime que par la discordre, l'émeute, le gâchis et la misère...

La civilisation française ne peut-elle donc être sauvée? — Si. Mais il y faut ce que personne — hormis quelques rares esprits clairvoyants et isolés — ne veut et ne peut vouloir : une réaction d'ensemble, profonde, totale.

Et cela, nous l'avons indiqué, n'a rien de commun avec l'agitation superficielle de nos farouches révolutionnaires non plus qu'avec les jeux de salon de nos conservateurs. Les uns ne visent qu'à intervertir

l'ordre des choses matérielles, et les autres à déplacer les personnes.

Il s'agit de beaucoup plus. Ce sont les valeurs sociales et morales à reviser sévèrement, l'ordre des motifs et des mobiles à transformer de tout au tout, les racines séculaires de l'anarchie à extirper. Et cela, on l'entend bien, ne se fera pas par d'anodines prédications et d'inopérantes conjurations de petites ambitions ; mais par la force des implacables nécessités de l'heure tragique imposant le renouvellement des institutions fondamentales, la régénération des opinions et des mœurs et la poigne vigoureuse d'un Chef responsable.

On se fera une idée de cette révolution positive en se représentant qu'elle sera à celle qu'effectua le christianisme, en cinq siècles, dans le monde païen ce que fut la dernière guerre à une bataille de fleurs.

Évidemment, il ne faut attendre d'aucun journal de la préconiser ni d'aucun parti de la décider. Ils y perdraient aussitôt leur popularité et leur clientèle. Nous n'avons plus à compter que sur les forces insensibles qui nous y contraindront rudement.

Et le plus dynamique de ces stimulus salutaires sera peut-être, comme le furent jadis les Barbares, le bolchévisme.

C'est ce que nous examinerons.

G. D.

LE MENSONGE DU PACIFISME

La prétendue Société des nations qui se parle à Genève est en flagrante opposition avec l'histoire, la psychologie, la politique, l'expérience, la réalité de toujours. C'est dire qu'elle n'est qu'une apparence fallacieuse, un mythe stérile.

Cependant que les délégués d'États célèbrent la paix en phrases redondantes et même l'instituent sur le papier, les représentants d'affaires, qui sont parfois les mêmes, préparent la guerre. Et ce ne sont pas les mots mais les actes qui réalisent. Assembler les intérêts, c'est les mettre en conflits. Il n'est d'union internationale que spirituelle, et de spiritualité pacifiante que religieuse. C'est pourquoi la seule ébauche de Société des nations qui ait jamais existé, c'est le Vatican.

Le parlementarisme ploutocratique ne saurait être plus ordonnateur que le parlementarisme démocratique. Et le désordre, c'est nécessairement la guerre.

Les documents diplomatiques qui ont précédé la conflagration européenne de 1914 sont des plus instructifs.

Ils montrent que parlements, élections, écrits, discours, ce n'est que pour la parade. Ce n'est que la peinture du moteur. Ce qui existe, ce qui meut la machine, ce qui fait gesticuler tant de pantins plus ou moins décoratifs, ce qui façonne même l'opinion publique, ce sont les grands syndicats d'affaires financières et industrielles. Voilà les véritables maîtres du monde ! Et ce sont des choses, des forces brutes,

aveugles. Voilà ce qui agit la pétaudière genevoise. Les personnages qui la représentent et même ceux qui semblent la manœuvrer dans les coulisses ne savent ce qu'ils font ni où ils vont.

Dans une lettre du 11 avril 1912, l'ambassadeur de Russie à Paris, Isvolski, écrivait à son ministre des Affaires étrangères, Sazonof :

« En appréciant les agissements du gouvernement français dans la question actuelle, il convient de ne pas oublier qu'il est très loin d'être tout-puissant vis-à-vis des banques, et que bien qu'il dispose du moyen très effectif de pression sur elles de l'admission à la Cote, *en pratique ce ne sont pas les banques qui se trouvent entre les mains du gouvernement, mais, très souvent, au contraire, le gouvernement qui, A RAISON DES CONDITIONS POLITIQUES D'ICI, est soumis aux financiers.* »

« Ces conditions politiques d'ici », on l'entend bien, sont l'élection et le parlementarisme.

Mais qui ne voit qu'elles sont aggravées considérablement à Genève où ne saurait exister l'ombre d'une concentration directrice et d'un exécutif.

Et puis, après la guerre, l'anarchie générale a empiré en se généralisant.

Les affaires ont remplacé la politique. Le fondement même de la civilisation, l'État, n'est plus qu'une apparence. Il n'en reste que les trusts qui se disputent le stock mondial d'or et de matières premières ou des débouchés à une folle surproduction industrielle.

Tous les débats sur la paix et les traités de paix renversent peut-être les frontières des patries, surtout celles de la France; mais ils en élèvent d'autres, plus antagoniques, plus agressives, plus terribles, entre les intérêts inhumains du pétrole, de la houille, de l'acier et de la banque.

Et ce n'est plus seulement la guerre entre peuples, qui, par la victoire, a pour fin la paix possible, c'est la

guerre pour la guerre, dans l'affreuse mêlée de tous contre tous, qui va surgir de ce chaos de forces indisciplinables.

C'est pourquoi les magnats de la finance, en Russie comme en France, subventionnent la révolution sociale; c'est pourquoi les farouches communistes sont si sensibles aux séductions des sirènes d'or. Les bolchéviks savent ce qu'ils font en désignant des Krassine, des Rakowski comme ambassadeurs et en installant à Paris des missions d'affaires. Un russe, M. W. Drobovitch, écrivait dernièrement dans *l'Information* :

« Nous sommes en mesure d'affirmer que les industriels français sont sur le point de fournir aux bolchéviks 47 avions Henriot, 47 moteurs « Gnome », une grosse quantité de bougies d'aviation de marque « Pognon », d'innombrables pièces pour les stations de T. S. F., plusieurs centaines de bicyclettes pour l'armée. »

Démocratie = ploutocratie = anarchie sanglante.

Au vrai, ce sont les bolchéviks qui mènent le bal, car ce sont eux qui paraissent vraiment savoir où ils vont. Leurs complices rêvent. Ils ont toujours vécu dans un monde d'où l'esprit est exclu. Ils pensent avec des chiffres, et une machine à calculer y suffit. Ils imaginent naïvement que la toute-puissance qu'ils servent est le fruit de leur génie. Beaucoup sont des ascètes, quelques-uns des mystiques...

Nous n'exagérons pas. Voici ce que pouvait écrire l'un d'eux, et non des moindres, Hugo Stinnes :

« En fin de compte, on est bien forcé de reconnaître que *seules* les affaires peuvent rapprocher les peuples et les réconcilier. C'est pourquoi je les tiens pour de *véritables divinités*. Car au point de vue politique, toutes les nations sont remplies de haine les unes contre les autres. »

Voici encore ce que nous trouvons dans un appel que

lançaient récemment MM. Schwob, président du trust américain de l'acier et Judge Gary :

« Deux grandes puissances industrielles qui agiraient de concert disposeraient des moyens d'influence les plus irrésistibles : Consentement de crédit ou leur retrait; dettes internationales; paiement des réparations dans le cas de certains pays, et même boycottage économique dans le cas d'extrême résistance.

« L'application de semblables mesures aurait pour résultat de supprimer (?) l'inflation dans tous les pays, d'équilibrer les budgets et de stabiliser les devises nationales. »

On le voit, il n'y a pas plus chimériques que ces manieurs d'argent. Car ils ne plaisaient pas : ils croient à leur mission. C'est d'ailleurs à l'honneur de la nature humaine qu'ils y croient. S'ils avaient conscience du mal qu'ils font, ce ne serait qu'en étant des monstres qu'ils supporteraient l'horreur d'eux-mêmes.

Au début de l'année dernière, les sentiments humanitaires et le génie politique des passants étaient sollicités par une affiche dont le texte vaut de passer à la postérité, avec les noms des signataires :

Pour la paix.

Envoyez-nous avant le 30 avril *un plan* de cinq mille mots au plus (environ vingt pages), 286, boulevard Saint-Germain, Paris. (Secrétariat du Comité du Concours français de la paix). Renseignements sur demande.

Vous pourrez gagner un premier prix de cent mille francs et 37 prix ou mentions allant de 1.000 à 30.000 francs.

Le Président,
LÉON BOURGEOIS.

Le Vice-Président,
HENRY DE JOUVENEL.

En signant cela, ces deux bons apôtres ont-ils pu se regarder sans rire?...

Nous avons la satisfaction patriotique de signaler aussitôt que le trop généreux fondateur de ce prix est un grand industriel et négociant de Boston, M. Edward A. Filène. Les journaux que la persuasive éloquence de Mammon ne saurait laisser indifférents ont publié le portrait de ce Mécène de la Bêtise. Vraiment, ce Yankee ne paraît pas méchant. Il a une bonne tête. Mais que fait-il de ses dollars, le malheureux ?

« Aux auteurs des meilleurs mémoires ayant pour objet d'exposer le plan le plus efficace de coopération internationale pour le rétablissement de la sécurité et de la prospérité en France et en Europe », M. Filène a offert, en France seulement, 200.000 fr. Pour les États-Unis, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, autant. C'est le pactole du pacifisme.

Chez nous, 5319 plans furent proposés au jury. Nous n'en serions pas fier pour notre pays, si nous ne savions qu'aux États-Unis il y en eut plus de 20.000 et 4.700 en Angleterre, 4.223 en Allemagne, et non moins, sans doute, en Italie.

Que de plans, ra-ta-plan, pour la paix, — ou la guerre ! La guerre surtout. Que de sottises se sont débitées en quatre langues ! Cet insondable donne le vertige.

Tenons-nous en au mémoire qui a obtenu le premier prix français et qui n'est certainement pas le plus insensé. Examinons brièvement ce qu'il propose « pour rétablir la sécurité et la prospérité » :

1° Exécution du programme des experts avec la collaboration d'une Société des nations européenne et dans un programme de liquidation présenté par cette Société aux États-Unis.

— Pour les experts, voici ce qu'en disait judicieusement un Américain, feu Samuel Gompers : « Il est avéré que *les experts font toujours* le jeu de la finance internationale, soit qu'ils y appartiennent eux-mêmes, soit qu'ils soient accrédités par elle. »

Pour la Société des nations, c'est le système du sel sur la queue afin d'attraper les moineaux. C'est supposer ce qui n'existe pas, ce qui ne saurait exister temporairement.

2° Création d'un organisme chargé, sous l'inspiration de la Société des nations européenne, de fixer périodiquement et de maintenir la valeur de chaque monnaie.

— Comment serait constitué cet organisme? — Par la Société des nations? Autrement dire : l'impossible réalisé par ce qui n'est et ne peut être dans cet ordre.

D'ailleurs, « fixer périodiquement », arbitrairement, le cours des changes ne ferait rien à rien. Le cours des changes est un indice de la situation économique. Modifier les termes de cet indice pour le rendre favorable est la solution stupide de l'autruche qui se cache la tête pour ne pas voir le danger. Ce ne sont pas les graduations de thermomètre qui déterminent la température.

3° Organisation internationale de la production et de la distribution des matières premières ainsi que de l'émigration.

— Des fonctionnaires, des politiciens internationaux, — aggravation du gâchis. Une administration internationale, un gouvernement économique international, — chimère des chimères dangereuses!

Une des principales causes de l'anarchie violente, c'est précisément l'étendue et la complexité matérielles des États actuels. Tout s'y disperse parce que tout est confondu. Un « organisme » qui procéderait « à la répartition des matières produites et qui aurait, pour cela, les moyens de connaître toutes les offres et toutes les demandes, et de répartir les commandes entre les vendeurs en tenant compte de la qualité et de la quantité des marchandises offertes par ces vendeurs et de la situation géographique de ceux-ci par rapport aux acheteurs », cet organisme devrait avoir une formidable puissance qui

annihilerait toute initiative stimulatrice, toute indépendance et donc toute responsabilité. Ses innombrables fonctionnaires, en outre, devraient être des saints et des génies surhumains. Ils auraient à résister héroïquement, constamment, aux sollicitations et aux pressions des intérêts contraires. Il leur faudrait aussi tout comprendre, tout savoir et tout prévoir.

4° Programme de reconstructions et de constructions ainsi que de création de moyens de communications destinés à faciliter les échanges de peuple à peuple.

— Évidemment, le remède à la pauvreté, c'est la richesse. Reste à l'appliquer. Là est la difficulté. Au surplus, si l'on emploie cette richesse à étendre les relations d'intérêts, on multiplie par là même les occasions de conflits, on suscite les antagonismes. Dans le désordre du monde, les progrès matériels fortifient les puissances d'anarchie. Ce sont ces progrès techniques et scientifiques qui ont fait la dernière guerre si meurtrière, si atroce, et la révolution russe si criminelle.

5° Action vigoureuse de la Société des nations européenne en faveur des classes sociales les plus éprouvées à l'heure actuelle.

— Le médecin, heureusement, n'est qu'un fantôme. Ces classes sont les plus éprouvées parce qu'elles sont parasitaires. Elles constituent le principal élément de trouble de la société actuelle. C'est toute la masse des professions libérales surencombrées, des intermédiaires, des rentiers pullulant, des politiciens, etc. Leurs ambitions et leur cupidité ne pouvant être jamais satisfaites, ces classes dites moyennes fomentent toutes les séditions. Il n'y a qu'à se reporter à l'histoire des émeutes du xix^e siècle pour s'en convaincre. *Le Bachelier* de Vallès nous donne le type même du docteur en barricades, bohème aux mains blanches et aux pieds sales. Et l'on pourrait remonter au xviii^e siècle, et même plus haut, aux temps troublés de la Fronde, par exemple.

Comme le dit M^{me} de Motteville dans ses *Mémoires*, les bourgeois étaient déjà « tous infectés de l'amour du bien public, qu'ils estimaient être le leur en particulier ».

Il convient donc de laisser mourir ce qui ne peut plus vivre. Dans le désarroi présent, pour préserver le monde de la misère, de la famine et de leurs conséquences terribles, il n'est que de se soumettre à l'obligation sévère du travail producteur. Surtout du travail manuel. Et principalement du travail agricole.

Reprenons le conte bleu :

6° *Organisation des entreprises internationales, rédaction et application du statut international du travail.*

— Soit donc : substitution d'un automatisme paralysant à l'activité productive souple et vivante, organisation de la grève endémique, de la guerre sociale, et donc de la disette.

7° *Programme pratique d'action politique sous l'égide de la Société des nations européenne, munie d'une force réelle.*

— Qu'est-ce à dire? N'est-ce point là le rêve de tous les grands conquérants? Ils ont toujours échoué. Ce n'est pas un parlement confus, sans direction, manœuvré par tant d'intérêts et d'ambitions divers, incompatibles, qui pourra réussir.

Heureusement, d'ailleurs. Car cette force internationale ferait surgir une tyrannie anonyme que même le plus abruti des moujiks bolchéviks ne supporterait point.

8° *Organisation, selon la justice, d'une Société des nations européenne capable d'imposer confiance et respect.*

— « Organisation », organisation du bien absolu, du bonheur parfait. Le mot-démiurge, sans avoir à lui donner un sens, suffit à tout, répond à tout. Mais il faudrait d'abord organiser l'organisation.

« Selon la justice ». Qui déterminera la justice? Quoi? Qui décidera le pauvre à ne pas convoiter les biens

du riche et inclinera celui-ci aux devoirs que comporte tout pouvoir? Qui persuadera un peuple nombreux, prolifique, barbare, affamé de se tenir à l'étroit sur un sol stérile en face d'un autre peuple de plus ancienne civilisation, riche, se dépeuplant, et laissant en friche une partie de ses terres arables? — La « force réelle de la Société des nations? Mais à supposer l'invraisemblable et qu'elle se constitue, cette force ne représentera que le nombre, c'est-à-dire la Barbarie quantitative contre la Civilisation qualitative.

9° Éducation internationale par la diffusion méthodique des idées de solidarité et de coopération entre peuples.

— Autre mot-démiurge. Mais l'éducation, comme l'organisation, suppose des conditions et a des limites. On ne fera jamais une race d'hommes qui marchent habituellement sur les mains.

Tenons-nous à ce bref aperçu de la plus délétère des idéologies. Nous y reviendrons.

Ce que nous venons de dire montre assez le mensonge du pacifisme. Il n'est qu'un mot creux, sans contenu positif. Et ce mot est toute sa raison et toute sa malice. En effet, qui n'est pas pacifiste réellement, qui ne souhaite ardemment la sécurité, la paix? Autre chose est de les réaliser. En dénonçant le mensonge périlleux, précisément pour la paix, du prétendu pacifisme, nous ne sommes pas plus belliciste que le policier qui met la main au collet du charlatan escroc promettant d'enrichir ses dupes est ennemi de la prospérité publique.

Dans un monde où les seules forces matérielles restent en jeu, il n'y a que le plus fort, le mieux armé qui puisse dire : « Je veux la paix », car, seul, il la peut imposer, à tout le moins pour un temps et dans le champ plus ou moins vaste de son action.

C'est ainsi que les victoires, et dans la mesure où

elles étaient le plus décisives, ont été les meilleurs fondements d'une paix durable. La paix romaine était imposée par les armes.

L'hégémonie de la France pleinement victorieuse pouvait seule ordonner l'Europe et assurer la paix pour ce siècle.

Le pacifisme est la ruse ordinaire des vaincus pour échapper aux sanctions naturelles de leur défaite et préparer leur revanche. En sabotant notre victoire, les pacifistes français se sont donc fait les complices du reître dévastateur et ils ont déterminé l'imminence de la prochaine guerre.

Tant que les conditions spirituelles de l'union universelle ne seront pas remplies, il sera profondément vrai, et plus encore que ne l'ont cru les hommes d'État, qu'il n'y a qu'une force nationale prédominante qui puisse imposer la paix aux autres et se l'assurer à elle-même. Non seulement parce qu'il n'y a pas d'autre manière présentement de contenir les convoitises des peuples prédateurs; mais encore parce que la discipline nationale, la cohésion que nécessite la formation de cette sauvegarde sont énergiquement éducatives. Elles maintiennent l'ordre intérieur en inculquant des mœurs paisibles et en édifiant peu à peu les institutions de la paix.

La non-résistance à la violence, au contraire, est une provocation à la violence, un suicide. Supprimer la police, ce serait propager le crime; licencier l'armée, c'est appeler l'invasion. La vie, c'est l'ensemble des fonctions organiques qui résistent à la mort. L'État, c'est l'ensemble des fonctions sociales, dont l'armée et la police, qui résistent à la dissolution.

G. D.

ANTHOLOGIE DE LA BÊTISE

INVOCATION

Toi qui construis le néant, additionnes les zéros, agites le vide et affirmes la négation, ô Bêtise, ton règne est arrivé !

La Démocratie te doit l'être. Elle n'est que par toi, en toi, pour toi. Ses hypostases sont l'Argent-Père, le Nombre-Fils, la Phrase-Saint-Esprit ; mais, toi, tu es sa nature, tu es le tout, tu es Dieu.

Nulle autre idole n'a obtenu des hommes les sacrifices que te dédient les peuples prosternés. Ton pouvoir est devenu sans limite, et désormais, comme on l'a dit, toi seule donnes l'idée de l'infini.

Après la guerre, après le bolchévisme, après la défaite décisive de la victoire, reconnaissons-le humblement : tu as vaincu ce qui subsistait encore, chez les hommes, de bon sens et de dévouement, c'est-à-dire d'intelligence.

La librairie, la presse, la tribune, l'école rivalisent de zèle à enseigner tes dogmes et à proclamer tes oracles. Et le miracle prodigieux, qui témoigne de ta divinité, c'est que tu n'as pas à les y contraindre. Femmelins de littérature, prostitués du verbe, griots du journal, simoniaques de la pensée, histrions bonimenteurs, sophistes, rhéteurs, mandarins et pédants, c'est volontairement qu'ils s'asservissent, c'est avec orgueil qu'ils s'avalissent.

Tu n'as qu'à leur promettre le succès par le Nombre qui t'exprime, l'Argent qui te fait omnipotente et la Phrase qui te nimbe et t'exalte.

D'ailleurs, qui ne participe point à ton culte, qui ne te rend pas publiquement hommage, qui a la témérité de bien penser, il est bafoué, brisé, excommunié de la Publicité. Tu ensevelis l'impie, lui et son œuvre, dans le sépulcre du silence, à jamais.

Aussi convient-il de l'invoquer, ô Très Haute ! Voix formidable de la multitude ! Dispensatrice des sportules ; des places, des honneurs et de la renommée !...

Nous t'offrons cette Anthologie de tes poètes qui s'ignorent pour en orner tes autels. Qu'elle confonde tes blasphémateurs et fasse resplendir ta gloire. Elle montrera que rien ne saurait ébranler ton trône ni offusquer ton rayonnement. Tu es l'unanimité. Tu domines sur tout. Tu as réalisé ce qu'ont tenté en vain les conquérants, les prophètes, les papes et les dieux : l'Unité. Par toi, la Mode — des gestes, des paroles et des vêtements — n'a pas de schismatique. De Paris à Zongo, de New-York à Koukou-Nor, que tes fidèles soient jaunes, noirs ou blancs, qu'ils s'entretuent sauvagement ou scientifiquement, que le thermomètre marque 50° au dessus ou au dessous de zéro, il n'en est pas un qui oserait se montrer, passé la vingtième heure, sans avoir endossé pour te complaire l'habit sacré.

Nous t'invoquons, ô divine ! pour que tu nous gardes de toute hérésie, de la présomptueuse tentation de t'améliorer. Ce serait te diminuer, et donc t'outrager. Pure, absolue, affranchie du despotisme de l'esprit, tu es parfaite, dans l'espace et dans le temps. Car le passé, tu le refais à ta mesure incommensurable ; le présent, tu le crées à ta fantaisie imprévisible ; et l'avenir, tu le prépares à ton image.

C'est pourquoi la grande vaincue de ce siècle qu'est l'Intelligence, ni la croissante misère des hommes ne

doivent inspirer ta pitié. Sois ce que tu es. Ne te renonce pas. Reste la Bêtise, nûment.

Ton essence est la stupidité, la bestialité, la méchanceté. Tout effort que tu fais pour comprendre l'idée lui est plus funeste que ton anathème, et ta charité est plus nocive que ta haine de l'ordre. N'abdique donc point. L'impassibilité devant l'erreur et le mal fut toujours la vertu suprême de toute déité...

Et donc, ainsi soit-il !

NOS PACIFISTES

M. Charles Richet est un physiologiste éminent. Mais, comme beaucoup de savants, dès qu'il aborde la politique et la philosophie, il extravague frénétiquement. Il a inventé la métapsychique, la cryptesthésie et quelques autres merveilles qui trouveront une place notable dans cette anthologie.

Voici d'abord son « rêve » de pacifiste (n° de juillet-août 1924 de *la Paix par le droit*) :

Nous décrétons, d'accord avec tous les autres peuples, qu'il n'y aura plus d'artillerie nulle part. Les élèves de notre École polytechnique deviendront des ingénieurs ou des savants. *Les grandes usines du Creusot et de Krupp ne fabriqueront plus que des grilles pour les jardins.* Il n'y aura plus un seul artilleur dans aucune armée. Cette arme sera supprimée du monde. De canons, il n'y en aura désormais que pour lancer des amarres dans les sauvetages. Et la Société des nations consacrera une dizaine de millions par an pour constater par des enquêtes minutieuses *qu'il n'y a plus d'artillerie que dans les musées préhistoriques.* Ce sera une grandiose économie : vingt millions au lieu de vingt milliards.

A l'intérieur, amnistie à tous ! à Marty aussi bien qu'aux camelots du Roy, aussi bien qu'aux fraudeurs du fisc, et nous aurons, par cette pacification à l'intérieur et à l'extérieur, assuré le bonheur de plusieurs centaines de millions d'individus.

Hé quoi ! il était si facile d'instaurer la paix universelle, d'accorder les classes, de faire, avec de « grandioses (?...) économies », le bonheur de « plusieurs centaines de millions d'individus » en leur distribuant des grilles de jardins et en exposant dans des musées *pré-historiques* (?...) des pièces d'artillerie, et nul n'y avait songé avant cet excellent M. Richet, — pas même Nicodème.

Ces « grilles de jardin » nous révèlent l'âme propriétaire de M. Richet. Il veut bien raser les frontières et abattre les bastions qui défendent la patrie de l'invasion ; mais il entend que son jardin soit préservé des maraudeurs. Ses salades lui sont plus précieuses que la nation. Ça se voit, ça se mange et ça se vend.

M. Charles Richet, d'ailleurs, a de qui tenir. Son père, chirurgien de mérite, fit la joie de plusieurs générations d'étudiants. On se repasse encore les bourdes ahurissantes dont il émaillait ses cours. Telle : « Il n'est aucun de vous qui n'ait vu un cheval aller à la garde-robe. »

Cela annonçait la fabrication des grilles de jardins pacifiques par les usines Krupp.

Mais le pacifisme, hélas ! n'est pas toujours drôle. Parmi ses tenants, il y a de sinistres bélîtres comme M. Félicien Challayé, par exemple, et de louches individus comme cet Anglais d'origine française, E.-D. Morel, qu'il fut question de fusiller comme traître pendant la guerre, que le gouvernement germanophile de Ramsay Mac-Donald proposa pour le prix Nobel et qui vient de mourir, — ce qui est le premier geste pacificateur qu'il ait accompli.

Ce Morel, bien avant la guerre, au sujet des colonies, pendant la guerre surtout et après, avait toujours servi l'Allemagne guerrière. On ne put prouver que ce dévouement n'était pas gratuit, et ce doute profita à l'accusé ; mais il était, à coup sûr, pervers comme celui

de ce pauvre niais vaniteux de Romain Rolland et de Stewart-Houston Chamberlain, fanatique bocholâtre.

Quant à Félicien Challaye, c'est un produit de l'abrutissement universitaire. Il nous souvient que, dans la relation d'un voyage qu'il fit au début de sa carrière, cet hébété prétendit avoir rencontré, en Indo-Chine, de nombreux indigènes se promenant *en fumant l'opium*.

De telles dispositions à l'observation et à la réflexion devaient naturellement en faire un ultra-pacifiste. Le 25 mai 1924, il écrivait à la *Paix par le droit*, ayant eu quelque velléité de bon sens, pour rappeler sévèrement cette revue à son programme qui l'oblige à déraisonner continûment :

Permettez-moi de vous dire que je trouve particulièrement fâcheuse la note consacrée dans le n° de la *Paix par le droit* de mai 1924 (pp. 189-190) aux *compétitions pour le prix Nobel de la Paix*. Cette note ne signale aucune des raisons pour lesquelles le gouvernement travailliste anglais a proposé d'accorder le prix Nobel à M. E. D. Morel ; et elle paraît adopter le point de vue de l'impérialiste et antipacifiste *Times*. Bien des pacifistes français, — parmi lesquels le signataire de ces lignes, — refusent de considérer comme « fâcheuse » l'attitude de Morel pendant la guerre : ils la jugent héroïque et admirable. Nul n'a fait autant pour lutter contre les mensonges des gouvernants bellicistes et pour essayer de mettre fin à cette « diplomatie secrète » qui avait préparé le grand massacre, à Pétrograd et à Paris, comme à Vienne et à Berlin.

Je vous serais reconnaissant de publier l'essentiel de cette protestation dans votre prochain numéro.

C'était tellement *énorme* qu'un Allemand, M. Hellmut von Gerlach (ils en ont aussi quelques numéros à Berlin !) crut devoir protester, le 18 juillet suivant, par la lettre suivante :

Permettez-moi de vous adresser quelques mots à propos de la lettre de M. Félicien Challaye concernant M. E. D. Morel.

Nous autres, pacifistes allemands, nous avons beaucoup admiré le courage civil du grand pacifiste anglais pendant la guerre. Mais nous avons l'impression qu'après la guerre, sa critique a été dirigée trop unilatéralement contre les impérialismes anglais et français, en faisant abstraction du militarisme allemand d'avant-guerre. J'ai lu dans *Foreign Affairs* des articles qui n'étaient qu'une louange continue de l'Allemagne de Guillaume II, sans en noter les côtés très critiquables. Par suite de sa tactique, Morel est devenu l'enfant chéri des monarchistes et militaristes allemands. Ils ne cessent pas de répandre ses livres et de citer ses articles. Il n'y a guère d'agent réactionnaire qui ne tâche de réfuter les discours des pacifistes par des citations de Morel. Il est devenu, pour ainsi dire, le témoin à décharge de la réaction allemande.

Je m'explique l'attitude de Morel, qui parle le français comme sa langue maternelle, par son ignorance de l'allemand. Cela l'empêche de connaître les documents allemands et autrichiens et de poursuivre la littérature chauvine allemande, hélas ! très volumineuse.

Nous croyons tous à la parfaite bonne foi de Morel et à sa volonté sincère de servir la cause du pacifisme international. Mais, en fait, il a fait l'affaire des pires ennemis de la réconciliation des peuples en fournissant des arguments aux pangermanistes et aux autres militaristes allemands.

On le voit, si ces balivernes n'étaient si dangereuses et si désastreuses, si elles n'avaient pas déjà fait couler tant de sang, rien ne serait plus désopilant que la lecture de *la Paix par le droit*.

Le titre même est une gageure contre le bon sens. Car le droit, qu'il s'agisse des individus ou des collectivités, c'est le conflit. En exaltant le sentiment personnel du droit, qui n'a que trop tendance à éliminer celui des devoirs, on a propagé l'anarchie où tout se fait par la contrainte de la ruse, de la corruption ou de la violence. Ainsi des nations. Pas de tribunal ou de procédés temporels qui puissent faire accepter par le plus fort le

prétendu « droit » du plus faible. La « paix par le droit », c'est la pompe à pétrole pour éteindre un incendie.

M. Gustave Téry, lui, a recours à la méthode Coué, qui consiste à se persuader qu'on a ce qu'on n'a pas ou qu'on n'a pas ce qu'on a en récitant plusieurs fois par jour le chapelet de ses désirs de jeunesse, de fortune, de santé et de force : « *Je veux la lune*, JE VEUX LA LUNE, JE VEUX LA LUNE, etc. » Et la lune — qu'ils disent ! — ne se refuse plus.

Au temps des cerises, des crises et des élections, M. Gustave Téry a donc fait afficher sur les murs de Paris, qui souffrent tout : « *Nous voulons la paix !* Nous VOULONS LA PAIX !! NOUS VOULONS LA PAIX !!! » Il suffit, n'est-ce pas ? que le sacro-sainte majorité veuille la lune, ou, seulement, dise la vouloir. « C'est toute la démocratie », écrit-il dans *l'Œuvre* du 28 avril 1924.

Eh bien ! suivant la formule de M. G. Téry, le Nombre a « gueulé » tant et plus : « Nous voulons la paix ! », et, néanmoins, c'est la guerre qui s'annonce.

C'est à désespérer de la démocratie ! Mais, nous dit-on, si, au lieu de « gueuler », on chantait...

Las ! on ne chantera jamais mieux que Lamartine « qui chantait comme l'homme respire » :

L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas ...

Sur ce, on « déclara la paix au monde », et ce fut la « gueule » des canons de Wissembourg qui répondit.

Puis, ce fut 1914-1918.

On recommence. Soit. Ça recommencera, — puisque cette histoire écrite avec du sang amuse la démocratie.

Une niaiserie si constante et si épaisse n'est point admissible. Il s'y mêle certainement quelque dépravation.

Et cela expliquerait cette inclination morbide des soi-disant pacifistes pour les peuples de proie et les

partis de violence. Préconisant toujours les mesures qui provoquent l'envahisseur, multiplient les occasions de conflits et surexcitent les antagonismes de classes et de nations, ils s'opposent sournoisement à tout ce qui peut mettre obstacle à l'invasion, assurer la sécurité nationale ou seulement rendre la guerre moins atroce.

Ainsi, au moment de l'occupation de la Ruhr, prévoyant qu'on ne tarderait pas à décider l'évacuation, nous avions conseillé la destruction systématique des formidables moyens d'entreprendre et de réussir la guerre que constituent les mines et les usines de la Ruhr. C'était là un geste positif, d'une efficacité immédiate, et, en outre, éducatif, vraiment pacificateur. Aussi, nos « pacifistes » de profession ne laissèrent-ils point de protester avec véhémence. Leur obscène et pathologique amour pour les soudards boches fit crier les uns à l'immoralité, les autres à la dilapidation. L'un d'eux nous fit observer que la *Badisch anilin* ne s'adonnait pas seulement à la fabrication des pastilles incendiaires et des gaz asphyxiants, mais aussi à celle de l'azote pour l'agriculture. Malheureusement, la production d'engrais animal reste bien plus considérable : Dix millions de cadavres hier, vingt demain. Nos pacifistes ont l'âme agricole, mais perverse et cruelle.

BOLCHÉVIKS ET BOURGEOIS

Sur la Riviera. Route de la Corniche, « au bord du rivage, une petite maison rose à volets verts. C'est là ». C'est là que réside, dans « une petite maison rose à volets verts », le « Maître » rouge, M. Henri Barbusse. Et c'est un rédacteur de *l'Humanité*, M. Pierre Andrieu, qui nous rapporte les « pensées » vertigineuses du « m'as-tu lu » révolutionnaire.

Tout le feuilleton serait à reproduire ; mais il est un grotesque qui cesse d'être vraisemblable et il est un rire

dont les dieux seuls peuvent supporter le spasme. Tenons-nous à quelques extraits :

— Hélas! fait Barbusse en se levant, une guerre est toujours possible. Et ce devait être la dernière!

Il marche de long en large, lentement, à grandes enjambées. *J'admire ce front puissant derrière lequel on sent que sourd l'idée prête à prendre l'envol.* La figure se creuse comme si une douleur intérieure imprimait au masque un rictus, et il dit plusieurs fois comme se parlant à lui-même : « Pourtant le peuple est la force! » Puis il semble chasser un rêve, un fantôme brusquement surgi, les traits se détendent, il se rassied, adouci.

— Cette rénovation des idées que vous souhaitez ardemment, vous l'attendez en politique et c'est surtout pour elle que vous menez le combat?

— Oui. Si je suis communiste, c'est parce que je trouve qu'il n'y a que les communistes qui veulent réellement changer l'état de chose actuel. Pour l'accomplir, il faut évidemment une prise de pouvoir; il faut réduire à l'impuissance les forces réactionnaires qui ont intérêt à la continuation de la politique du moment. S'il y a résistance, comme cela est malheureusement probable, il y a lutte inévitable. Voilà la nécessité d'une révolution qui, d'ailleurs, pourrait être pacifique.

L'assassinat serait une carrière de tout repos et on ne peut plus pacifique si les victimes se laissaient faire. Qu'était Landru? Un bolchévik qui ne s'avouait pas, un sentimental qu'eût satisfait bourgeoisement « une petite maison rose à volets verts », un « classe moyenne » qui n'avait pas les « moyens » :

— Vous êtes l'âme de *Clarté*.

— Non, pas tout à fait. Je m'intéresse toujours à cette revue, mais de loin en loin.

— Je lui reproche de ne s'adresser qu'à une élite, car le lecteur moyen n'est pas capable de comprendre sa philosophie serrée et la profondeur des études publiées.

Ah ! ces bons lecteurs de *l'Humanité* à qui on assure d'une part, en fait, qu'ils sont omniscients puisqu'on leur promet l'omnipotence soviétique et qu'on déclare d'autre part inaptes à communier avec cette « âme de *Clarté* », à comprendre la « philosophie serrée » et la « profondeur » des romans barbussiens !

M. Andrieu nous donne aussitôt un échantillon de cette « philosophie serrée » :

La Vérité est d'ailleurs constamment étouffée. Ainsi le communisme est toujours présenté comme un monstre qui doit tout dévorer ! Le Peuple et même la Bourgeoisie ne comprennent pas qu'il *s'inspire des grands principes qui sont la base de toutes les religions*. La juste application est certes difficile, mais *la conception du principe est sublime*. On camoufle les plus belles idées pour en faire des épouvantails. Le mal est que tout se trouve entre les mains de la réaction : les églises, les écoles, les tribunaux et la presse. On musèle, on garotte. L'enfant reçoit, à l'école, le virus réactionnaire, qui se continue à la caserne. La femme le continue à l'église, force sournoise dont il faut reconnaître la puissance. Quand même, la lumière se fera.

C'est à nous, les écrivains, vrais éducateurs, à considérer notre profession comme un apostolat : ce doit être pour nous un honneur d'écrire.

Et surtout un profit. Car le gendelettre n'oublie pas le « petit commerce ». Si, pour sa clientèle, son enseigne porte : à bas la société ! » son cœur crie : « vive la Société des gens de lettres, caissière ! ». Ce réfractaire, ce romantique éperdu ne laisse point d'être, en ce qui le concerne, un comptable méticuleux. S'il méprise hautainement les règles de la morale et du bon sens, il révère pieusement celles du *doit* et de l'*avoir*.

Les classes dirigeantes ont intérêt à tenir le peuple dans l'ignorance : nous avons le devoir de l'instruire.

— Votre pensée est presque universellement propagée ?

— Presque. *Le Feu* a eu plus de quarante éditions à l'étran-

ger, et encore il y en a que je ne connais pas. Dernièrement, j'ai découvert deux nouvelles éditions polonaises. J'ai toujours donné l'autorisation de traduire lorsque c'était dans un but de propagande.

— *La Société des gens de lettres ne perçoit malheureusement pas partout ?*

— Non. Ainsi en Russie *je suis très lu* ; une édition du *Feu* a été préfacée par Gorki : *je n'ai rien touché*. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique, le Japon *m'ont rapporté des droits et je suis particulièrement estimé en ce lointain pays*, d'une mentalité pourtant bien différente de la nôtre.

Il est tard. Dans le crépuscule commençant les traits du visage s'accusent, les joues se creusent. Le même regard d'apôtre et de visionnaire brille étrangement comme un cierge ardent dans la crypte d'une cathédrale. Henri Barbusse parle toujours, et ce ne sont que des paroles de bonté, d'espoir fervent dans un avenir meilleur, de pitié, qui sortent des lèvres de cet homme que l'on dresse comme une hideuse figure cruelle et sanglante.

Je pars après une sincère poignée de main, l'âme réconfortée, le cœur en joie, espérant *moi-même*. J'emporte le rayon magique qui transfigure *pour moi seul* les bassesses et les laideurs de la banale vie quotidienne dans laquelle je vais me replonger.

Les Krassine et Kolonkaï, les ambassadeurs de l'assassinat et leurs femelles en représentation, se pavanant dans les dépouilles somptueuses de leurs victimes, le « cher Maître » Barbusse bavant après les droits d'auteur, c'est le Bourgeois même, tel qu'il est convenu de le vilipender. Celui qui « pense basement ». Celui qui se définit par l'ensemble de ses vices. Entendons les désirs sordides, le penser médiocre et confus, l'emphase, l'hypocrisie, l'ostentation d'argent, la cupidité, l'individualisme dissolvant, l'impulsivité anarchique, etc.

Ce que ces farouches révolutionnaires s'acharnent à détruire, c'est seulement ce qu'ont produit et animé les vertus bourgeoises, ce qui peut encore contenir les

fauves lubriques, voraces et féroces qu'ils sont. Ce qu'ils conservent, à tout le moins en pratique, pour eux-mêmes, c'est la somme des abus bourgeois, par quoi, en deux siècles, furent ruinées les grandes institutions sociales d'ordre, et taraudé, miné le support essentiel de la civilisation qu'est l'organisation spirituelle du dévouement.

C'est pourquoi, sans doute, nous voyons la ploutocratie internationale disposée à pactiser avec le bolchévisme sans patrie. Ces deux forces subversives et destructives sont de même nature. Elles agissent par les mêmes procédés de violence et de corruption et pour la même fin de barbarie.

LA FISCOLÂTRIE

Les débats parlementaires sur les lois de finances et le budget expriment la Somme de la Bêtise démocratique.

Nous avons souvent fait remarquer que le gouvernement électif, c'est-à-dire l'absurde gouvernement par les gouvernés, — en fait le non-gouvernement, — était incapable de limiter son budget. Aussi, celui que la Chambre vient de voter dépasse-t-il 34 milliards. S'il y avait possibilité de pressurer le contribuable de 100 milliards, soyons assurés que nous verrions bientôt le budget atteindre ce chiffre.

Ainsi, toute la politique financière du jour consiste surtout à reculer le plus possible le point de saturation de l'impôt.

Elle aboutit aux plus désastreuses conséquences : le capital s'exile, la production se décourage, les plus folles prodigalités s'accoutument...

Un gâchis inextricable en résulte. Mais nos législateurs ne se démontent pas pour si peu. Le suffrage universel enfante des dieux. Il a mis à leur disposition la foudre de Jupiter. Les parlementaires légifèrent donc. A tour de bras et d'éloquence.

S'ils jugent exécration la force et la contrainte de salut public quand il s'agit de défendre la patrie contre l'invasion ou de préserver la civilisation menacée, ils ont volontiers recours à tous les procédés d'inquisition et de coercition lorsqu'il s'agit de combler le gouffre budgétaire qu'ils s'acharnent d'autre part à creuser,

Les « droits de l'homme » s'arrêtent à la porte du percepteur.

Ces athées persécuteurs ont cependant une mentalité théologique. Ils remplacent les étoiles qu'ils éteignent au ciel par la lanterne sourde du cambrioleur, et Dieu par le fisc. Voilà la nouvelle idole à laquelle les Français vont être contraints de sacrifier. Malheur à qui se dérobera au pieux « devoir fiscal » ! L'impie sera honni par toutes les formules d'imprécations. La « fraude fiscale », crime irrémissible, sera cruellement châtiée.

Une nouvelle religion s'élabore. Elle n'admet point de schisme. Son rite essentiel consiste à payer : « aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. »

A l'heure que nous écrivons ceci (4 mars), la Chambre vient de décider que, désormais, la déclaration des capitaux et revenus à l'étranger par les contribuables devra *se faire sous la foi du serment*. A bout d'expédients, ces ennemis du prêtre en appellent au sacré.

Nous ne croyons pas que le crétinisme démocratique puisse descendre plus bas.

G. D.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

La Morale positive et le bonheur, étude de psychologie et de morale positives, par P. GRIMANELLI, un vol. in-8°, de 532 p., 25 fr. (Librairie universitaire Henri d'Arthez).

Au moment que ce livre était distribué chez les libraires, l'auteur mourait subitement. A la dialectique s'ajoute donc un témoignage. Aussi, ces observations et ces méditations manifestent-elles une intelligence qui fut guidée par une méthode, un cœur qui fut réglé par une forte doctrine et une âme qui fut exaltée par la foi positiviste. C'est donc plus qu'un article de librairie ou un jeu de l'esprit.

M. Grimanelli s'est demandé, comme tous les moralistes et les sociologues (on ne saurait être l'un sans l'autre), quels sont les rapports qui peuvent exister, et d'abord s'il en existe, entre la morale et le bonheur.

Qu'est-ce que le bonheur ? Qu'est-ce que la morale ? L'homme de devoir est-il celui qui est le plus assuré d'être heureux ? Peut-on atteindre le bonheur en étant immoral ou amoral ?

L'auteur examine d'abord comment les croyances et les philosophies ont répondu. Car il est évident qu'on ne saurait condamner le bonheur personnel. Même dans l'anéantissement bouddhiste, l'holocauste juif ou le martyr chrétien, c'est encore le plaisir que l'homme recherche et la souffrance qu'il fuit. Pour le chrétien, par exemple, s'il consent à subir le minimum de souffrances terrestres, c'est pour s'assurer le maximum de félicités éternelles. Il n'y a pas de religion du malheur.

Mais les conceptions du bonheur sont multiples et plus ou moins élevées. Si une croyance commune n'en projette pas

une figure idéale, on peut dire qu'il y en a autant d'images que d'individus. C'est essentiellement une idée subjective.

Une simple comptabilité : la somme des joies comparée à la somme des douleurs, ne vaut que pour le passé, et, en cette matière, le passé est quasi aussi subjectif que l'avenir.

Être heureux, est-ce donc simplement se croire heureux ? L'auteur le conteste. Pour lui, « la notion objective, rationnelle du bonheur humain est possible et légitime ». Il ajoute même que « la notion du bonheur n'est certainement pas plus arbitraire que celle de la santé physique ». A notre sens, c'est là devancer le temps, c'est tenir pour être ce qui sera.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la principale condition psychologique du bonheur, c'est la modération des désirs. Et c'est par là que la science du bonheur rejoint la morale. Constituez une bonne morale, moralisez, et vous mettrez à la disposition des hommes tout le bonheur qui leur est accessible.

« Le bonheur, écrit l'auteur, est quelque chose de plus qu'une addition ou un choix de joies particulières. Il est une synthèse et une continuité. »

Il est donc « dans le développement harmonieux de nos fonctions, dans l'expansion et l'unité continue de notre vie ». Et il ajoute : « Parce que l'homme moderne est plus compliqué que jamais, parce qu'il doit conduire sa vie à travers un enchevêtrement singulièrement touffu d'intérêts, de passions, d'idées, d'actions et de réactions sociales, de devoirs enfin, il a plus besoin que jamais, pour remplir sa destinée et pour être heureux, *de s'accorder avec lui-même en même temps qu'avec les autres.* »

Ainsi, le bonheur est, en quelque sorte, la satisfaction profonde du « besoin d'accorder sa croyance avec son cœur et même d'accorder sa raison avec son cœur dans sa croyance. La bonne volonté, l'activité ordonnée et joyeuse suivent cet accord ». L'unité est dans l'union, l'union ne s'établit que par la sympathie. C'est pourquoi, objectivement, il n'est qu'un bonheur : aimer. C'est pourquoi aucun plaisir, comme l'énonçait la touchante Clotilde de Vaux, ne dépasse celui du dévouement. — à un être, à une collectivité, à une idée. « Notre bonheur a besoin du bonheur des autres. » En sui-

vant, avec M. Grimanelli, les phases de l'évolution éthique, depuis le fétichisme primitif jusqu'au terme positiviste, nous voyons les notions morales s'élevant peu à peu et l'idée du bonheur s'épurant en se socialisant pour, finalement, dans le positivisme, devenir une condition ou une conséquence de la moralité. C'est ce que Comte nous enseigne :

« Le principal caractère du positivisme consiste à résumer enfin dans une même formule la loi du devoir et celle du bonheur. » Et encore : « Outre que notre harmonie morale repose exclusivement sur l'altruisme, il peut seul nous procurer aussi la plus grande intensité de vie. »

La morale a toujours un fondement objectif. C'est, d'après l'auteur, « la conformité de la conduite avec *l'ordre humain*, qui est, qu'on ne l'oublie pas, un ordre d'existence et un ordre d'évolution ; avec les conditions fondamentales de la *vie saine*, de la *vie sociale* et du *perfectionnement humain*. »

Au fond, la morale a toujours consisté dans la subordination des instincts égoïstes les plus violents aux nécessités d'une socialité de plus en plus prépondérante parce que de plus en plus étendue et de plus en plus complexe. Son rôle sociologique a été de fabriquer de l'altruisme avec de l'égoïsme. C'est ainsi qu'elle trouvera sa plus claire et sa plus parfaite expression dans la religion de l'Humanité.

En définitive, la morale du bonheur, l'hédonisme, n'est pas de la morale, mais le bonheur de la morale peut être du bonheur. L'auteur en conclut sagement : « La parfaite concordance entre la loi du devoir et la loi du bonheur est un idéal, une limite dont les hommes *peuvent et doivent s'approcher* toujours davantage. »

Mais cela n'épuise pas la question. Il ne suffit pas de dire avec M. Grimanelli : « Les sources internes de *l'obligation morale* jaillissent de la combinaison du besoin intellectuel d'ordre avec l'instinct social et les penchants altruistes du cœur. »

Reste à savoir comment on fera naître et comment on aiguillera ce « besoin intellectuel d'ordre », cet « instinct social », ces « penchants altruistes. »

L'auteur le reconnaît : « Il ne suffit pas, écrit-il, de démontrer la morale aux hommes pour obtenir qu'ils s'y confor-

ment. Il est nécessaire, tout en mettant à profit l'action sociale et les freins sociaux, qui sont toujours perfectibles, de fortifier les moteurs et les ressorts internes de la bonne conduite. C'est dire à quel point sont indispensables la culture des sentiments, la formation des caractères, l'éducation du jugement et de la volonté. » Or, ici, les divers théologismes et surtout le catholicisme conservent encore leur efficacité. Certes, le positivisme leur est incomparablement supérieur par ses dogmes et la théorie morale qui en découle. Celle-ci est la plus pure et la plus belle que les dieux et les hommes aient conçue. Mais la morale doit être surtout une pratique. Elle exige une culture efficiente. Et le positivisme, avouons-le, jusqu'ici, n'a pu organiser son culte. L'intelligence de ceux qui en firent la tentative ne valait pas leur zèle, et ils n'aboutirent qu'à des parodies catholiques quelque peu ridicules et sans vitalité.

La couche profonde de la décomposition morale des temps présents est là. Le reconnaître franchement, c'est la première démarche de l'action régénératrice à entreprendre.

G. D.

Notre prochain numéro paraîtra le 1^{er} Juin.

Cette publication est un recueil de notes critiques, d'aperçus immédiats, d'impressions, d'avertissements, en bref l'affirmation d'une pensée vivante qui n'a plus à se chercher. Les documents, les études, la méthode et la doctrine qui ont formé, systématisé le simple bon sens que nous appliquons ici sont exposés dans les **Œuvres complètes d'Auguste Comte, Pierre Laffitte et Georges Deherme**. (Librairie Émile Blanchard, 10, rue de la Sorbonne, Paris).

Le Positivisme intégral. Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'A. Comte, par ALFRED DUBUISSON. Un volume in-8° carré de viii-352 pages 6 fr. (G. Crès, éditeur, 116, boulevard Saint-Germain, Paris).

PRINCIPAUX OUVRAGES DE GEORGES DEHERME

- L'Afrique occidentale française.** Action politique. — Action économique. — Action sociale. (Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France). — Un vol. in-8, 528 pages, 1908. (Bloud, éditeur)... 6 fr. »
- Auguste Comte et son œuvre : Le Positivisme.** Un vol. in-16, 128 pages, avec deux portraits hors-texte, 1909. (Groupe Auguste-Comte)..... 2 fr. 50
- La Crise sociale.** Un vol. in-16, 380 pages, 1910, 3^e édition. (Bloud, éditeur)..... 6 fr. »
- Croître ou disparaître.** La loi de Malthus. — La surpopulation. — Le néo-malthusisme. — La dépopulation française. — Ses facteurs. — Les expédients. — La solution positive. 1 vol. in-16, 270 pages, 1910. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Les Classes moyennes.** Étude sur le parasitisme social. Un vol. in-16, 320 pages, 1912. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Le Pouvoir social des femmes.** Un vol. in-16, 280 pages, 1914. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Penser pour agir.** Un vol. in-18 Jésus de xvi-318 pages, 4^e éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur)..... 7 fr. 50
- L'Argent et la richesse.** Un vol. in-18 Jésus de viii-266 pages, 3^e éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur)..... 7 fr. 50
- Le Nombre et l'Opinion publique.** Un vol. in-18 Jésus de xv-260 pages, 4^e éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur). . . 7 fr. 50
- Aux Jeunes Gens. Un maître : Auguste Comte. Une direction : le positivisme.** Un vol. in-18 Jésus de iv-150 pages, 1921. (Librairie Ém. Blanchard)..... 5 fr. »
- Le Positivisme dans l'action.** Un vol. in-16 de 460 pages, 1923. (Librairie Ém. Blanchard)..... 10 fr. »
- Pensées et Préceptes d'Auguste Comte.** Un vol. in-18 de xiv-268 pages, 5^e éd., 1924. (Bernard Grasset, éditeur)... 7 fr. 50